

D  
9  
F  
D  
C  
25  
L  
B  
b  
25

# Mary Shelley

# FRANKENSTEIN

ou Le Prométhée moderne

folio  
SF



## FOLIO SCIENCE-FICTION



**Mary Shelley**

# FRANKENSTEIN

ou Le Prométhée moderne

Traduit de l'anglais par Alain Morvan

Gallimard

*Titre original :*

FRANKENSTEIN ; OR THE MODERN PROMETHEUS

© *Éditions Gallimard, 2014.*

Couverture : Illustration d'Aurélien Police

Élevée par son seul père, l'écrivain et philosophe William Godwin, Mary Shelley (1797-1851) passe son enfance et sa jeunesse au milieu de discussions brillantes et de visites d'amis prestigieux, comme les poètes Samuel Coleridge et Percy Shelley, qui deviendra son mari. Elle y acquiert une immense curiosité intellectuelle et une maturité précoce, dont elle usera en 1818 pour écrire le célèbre *Frankenstein ou Le Prométhée moderne*, considéré par beaucoup comme le premier véritable roman de science-fiction jamais écrit.

Mary Shelley est également l'auteur du *Dernier homme*, œuvre d'anticipation proposant une description saisissante de la disparition de la race humaine.



## INTRODUCTION

[à l'édition de 1831]

Les éditeurs des « Romans classiques », en choisissant d'inclure *Frankenstein* dans leur collection, ont souhaité que je leur donne quelques éclaircissements quant à l'origine de cette histoire. Je suis d'autant plus désireuse de m'exécuter que cela me permettra de répondre une fois pour toutes à la question que l'on me pose si souvent, à savoir comment, alors que j'étais jeune fille, j'ai pu concevoir une idée si horrible et la développer. Il est vrai qu'il me déplaît fort de me mettre en avant dans des écrits. Mais, comme mon récit ne sera à l'évidence que le prolongement d'une production antérieure, et comme il se limitera aux seuls sujets qui se rapportent à mon rôle d'auteur, je ne puis guère m'accuser de commettre une intrusion de caractère personnel.

Il n'est pas étonnant qu'en tant que fille de deux célébrités littéraires, j'aie très tôt songé à écrire. Enfant, je griffonnais et mon passe-temps favori, pendant les heures de récréation qui m'étaient allouées, consistait à « écrire des histoires ». Mais un plaisir m'était encore plus cher, et c'était de faire des

châteaux en Espagne, de me laisser aller à des rêveries, de suivre des idées qui s'enchaînaient les unes aux autres et qui avaient pour thème l'éclosion d'une suite d'incidents imaginaires. Mes rêves étaient à la fois plus fantastiques et plus agréables que les textes que j'écrivais. Ces derniers me faisaient apparaître comme une imitatrice appliquée : j'y faisais ce que d'autres avaient fait, plutôt que de consigner ce que me suggérait mon propre esprit. Ce que j'écrivais était destiné au moins à un autre regard que le mien – celui de ma compagne et amie d'enfance ; mais mes rêves étaient tout à moi : je n'en rendais compte à personne ; ils étaient mon refuge lorsque j'étais de mauvaise humeur et mon plus cher plaisir lorsque j'étais libre.

Jeune fille, j'ai surtout vécu à la campagne, et j'ai passé un temps considérable en Écosse. J'en visitai à l'occasion les endroits les plus pittoresques, mais c'est sur la déserte et morne rive nord du Tay, près de Dundee, que je vivais habituellement. Déserte et morne, c'est ainsi que je l'appelle maintenant que je m'en souviens. Mais à cette époque, je ne la jugeais pas ainsi. Elle possédait l'enchantement de la liberté, et c'était le lieu agréable où il m'était donné de communier, sans être vue, avec les êtres que j'imaginai. J'écrivais alors, mais dans un style fort ordinaire. C'est sous les arbres du domaine appartenant à notre demeure, ou sur les flancs désolés des montagnes toutes proches, dépourvues de végétation, que naquirent et prospérèrent mes vraies œuvres, c'est-à-dire les envolées immatérielles de mon imagination. Je ne faisais pas de moi l'héroïne de mes contes. La

vie, pour ce qui me concernait, me paraissait chose trop ordinaire. Je ne pouvais me figurer que j'eusse jamais à connaître de romanesques chagrins ou des événements merveilleux. Mais je n'étais point prisonnière de mon identité et je savais peupler toutes ces heures de créations qui, à l'âge qui était le mien, avaient bien plus d'intérêt que mes propres sensations.

Ma vie devint ensuite plus active, et la réalité remplaça la fiction. Dès le début, néanmoins, mon mari eut à cœur de me voir prouver que j'étais digne de mes parents, en inscrivant mon nom sur le livre d'or de la renommée. Il ne laissait pas de m'inciter à me faire un nom en littérature, ce à quoi j'attachais moi-même du prix à l'époque, même si, depuis lors, j'y suis devenue infiniment indifférente. Il désirait alors que j'écrivisse, et ce n'était pas tant que je pusse créer une œuvre digne d'intérêt qui lui importait, que d'avoir lui-même l'occasion de juger dans quelle mesure je portais en moi la promesse de plus grandes choses à venir. Pourtant je ne faisais rien. Les voyages et les soins à prodiguer à une famille suffisaient à occuper mon temps ; tout le travail littéraire auquel je me consacrais se résumait à l'étude — que ce fût par la lecture ou par le dialogue avec un esprit bien plus cultivé comme l'était le sien.

À l'été de 1816, nous visitâmes la Suisse et devînmes les voisins de Lord Byron. Nous commençâmes par nous divertir en voguant sur le lac ou à nous promener sur ses rives ; et Lord Byron, qui écrivait le troisième chant de *Childe Harold*, fut le seul d'entre nous à coucher ses pensées sur le papier. Ces

pensées, qu'il nous livrait dans l'ordre où elles lui venaient, ornées de toute la lumière et de toute l'harmonie qui accompagnent la poésie, semblaient marquer au sceau du divin les gloires du Ciel et de la Terre, dont nous éprouvions l'influence de concert avec lui.

Mais cet été se révéla pluvieux, désagréable ; souvent une pluie incessante nous empêchait, des jours durant, de sortir de la maison. Quelques volumes d'histoires de revenants, traduites de l'allemand en français, tombèrent entre nos mains. Il y avait l'histoire de l'amant inconstant qui, croyant étreindre celle qu'il avait promis d'épouser, se retrouvait dans les bras du fantôme blême qu'il avait abandonné. Il y avait le conte du coupable fondateur de sa lignée, dont c'était l'affreuse destinée que de donner le baiser de mort à tous les fils cadets de sa dynastie maudite, au moment même où ils atteignaient l'âge de promettre le mariage. On voyait sa forme gigantesque et ténébreuse, vêtue de pied en cap d'une armure, à l'instar du fantôme de *Hamlet*, mais la visière relevée, avancer lentement, à minuit, aux rayons capricieux du clair de lune le long de la lugubre avenue. La forme se perdait dans l'ombre des murs du château, mais, bientôt, un portail se rabattait, on entendait un bruit de pas, la porte de la chambre s'ouvrait et il s'avancait vers la couche des jeunes gens resplendissants de vie, étendus dans le berceau d'un sommeil de bon aloi. Un chagrin éternel habitait son visage cependant qu'il se baissait et baisait le front de ces garçons qui, dès lors, se flétrissaient comme des fleurs arrachées à leur tige. Je n'ai

pas depuis revu ces histoires ; mais les événements qu'elles content sont aussi présents à mon esprit que si je les avais lues hier.

« Nous écrivons chacun une histoire de fantôme », dit Lord Byron, dont la proposition fut acceptée. Nous étions quatre. Le noble auteur commença un conte, dont il fit imprimer un fragment à la fin de son poème *Mazeppa*. Shelley, plus enclin à incarner les idées et les sentiments dans la splendeur de brillantes images, et dans la musique des vers les plus mélodieux qui aient orné notre langue, qu'à inventer le mécanisme d'une histoire, en commença une, fondée sur l'expérience de ses jeunes années. Le pauvre Polidori conçut l'idée terrifiante d'une dame à tête de mort, ainsi punie pour avoir regardé au travers d'un trou de serrure, mais je ne me rappelle pas ce qu'elle y voyait ; c'était, bien sûr, quelque chose de très choquant et de très immoral ; mais lorsque la dame fut réduite à une pire situation que le célèbre Tom de Coventry, Polidori ne sut plus que faire d'elle et l'expédia dans le tombeau des Capulet, seul endroit qui lui convînt. Même les illustres poètes, mécontents de la platitude de la prose, se hâtèrent d'abandonner une tâche qui leur était à charge.

Je me préoccupai d'écrire une histoire – une histoire destinée à rivaliser avec celles qui nous avaient incités à assumer cette tâche. Une histoire qui s'adresserait aux peurs mystérieuses existant dans notre nature et qui éveillerait une horreur poignante ; une histoire qui ferait que le lecteur n'oserait point regarder autour de lui, qui glacerait le sang et ferait battre plus vite le cœur. Si je n'y parvenais point, mon histoire de

fantôme ne serait pas digne de son nom. Je réfléchissais, je soupesais – en vain. Je ressentais cette incapacité absolue à inventer qui est la plus grande malédiction du métier d'écrivain lorsque la seule réponse à nos invocations angoissées est un « Rien ! » qui décourage. *As-tu pensé à une histoire ?* me demandait-on tous les matins ; et tous les matins, il me fallait répondre par la négative, ce dont j'étais mortifiée.

Il faut à toute chose son commencement, pour reprendre l'expression sanchéenne, et il faut que ce commencement soit relié à quelque chose qui le précède. Pour les hindous, le monde est soutenu par un éléphant, mais ils disent que cet éléphant se tient debout sur une tortue. L'invention – on doit humblement le reconnaître – ne consiste pas à créer à partir du néant, mais à partir du chaos ; il faut en premier lieu disposer des matériaux. L'invention peut donner forme à des substances obscures et informes, mais elle ne peut donner naissance à la substance elle-même. En tout ce qui concerne la découverte et l'invention, même si celles-ci relèvent de l'imagination, nous ne cessons point de penser à l'histoire de Christophe Colomb et de son œuf. L'invention consiste à savoir profiter des possibilités offertes par un sujet, et à pouvoir modeler et façonner les idées qu'il suggère.

Nombreuses et longues furent les conversations entre Lord Byron et Shelley, et j'en étais l'auditrice passionnée mais presque silencieuse. Lors de l'une de ces conversations, l'on discuta de diverses doctrines philosophiques et, parmi d'autres, de la nature du

principe de vie ainsi que de la possibilité de pouvoir jamais le découvrir et le faire connaître. Ils évoquèrent les expériences du docteur Darwin (je ne parle pas de ce que le docteur fit vraiment, ou déclara avoir fait, mais – et ceci convient mieux à mon dessein – de ce que l'on disait qu'il avait fait). Il avait, disait-on, conservé un peu de vermicelle dans un récipient en verre et, au bout d'un certain temps, le vermicelle, chose extraordinaire, s'était mis à se déplacer, animé par un mouvement volontaire. Mais ce n'était pas ainsi, après tout, que l'on créerait la vie. Peut-être pourrait-on ranimer un cadavre ; le galvanisme avait témoigné de tels phénomènes. Peut-être les parties constitutives d'une créature pourraient-elles être fabriquées, assemblées et être pourvues de la chaleur vitale.

La nuit s'écoulait tandis qu'ils conversaient de la sorte, et même l'heure de la sorcellerie était passée avant que nous nous retirions pour prendre du repos. Lorsque je mis la tête sur l'oreiller, je ne dormis point, et l'on ne pourrait dire que je pus penser. De son propre chef, mon imagination prit possession de moi et me guida, conférant aux images qui naissaient tour à tour en moi une vivacité allant bien au-delà de ce que l'on éprouve habituellement lorsque l'on s'adonne à la rêverie. Je vis – les yeux fermés, mais c'était une vision mentale très aiguë – je vis, dis-je, l'homme blême s'adonnant aux arts illicites, agenouillé auprès de la chose qu'il venait d'assembler. Je vis, allongé, le hideux fantasme d'un homme ; je le vis ensuite, sous l'effet de quelque puissant engin, montrer des signes de vie puis se

mettre à bouger en un mouvement malaisé et seulement à demi vivant. Il fallait que ce fût effroyable ; car suprêmement effroyable serait le résultat de toute tentative humaine visant à singer le mécanisme stupéfiant mis en œuvre par le Créateur du monde. L'artiste serait terrifié de son propre succès ; il s'éloignerait à toute vitesse, horrifié, de son odieux ouvrage. Il espérait que, laissée à elle-même, la faible étincelle de vie communiquée par lui s'éteindrait ; que cette chose, animée d'une manière aussi imparfaite, se transformerait en matière inanimée ; et peut-être s'endormirait-il en croyant que le silence du sépulcre aurait tôt fait d'étouffer l'existence éphémère de ce hideux cadavre en lequel il avait vu le berceau de la vie. Le voici qui dort ; mais quelque chose le réveille ; il ouvre les yeux ; et maintenant l'horrible chose se dresse à son chevet, ouvre ses rideaux et le regarde avec des yeux jaunes, délavés, mais où l'on voit la spéculation.

C'est en proie à la terreur que j'ouvris moi-même les yeux. J'étais si pleine de cette idée qu'un frisson de peur me parcourut et que je voulus troquer l'affreuse image créée par mon imagination contre les réalités qui m'entouraient. Je les vois encore : la même pièce, le *parquet*\*<sup>1</sup> sombre, les volets fermés, tandis que le clair de lune faisait de son mieux pour passer au travers – sans parler de la sensation qui était mienne que le lac, semblable à un miroir, et les Alpes hautes et

1. Les mots et expressions en français dans le texte sont imprimés en italiques et suivi d'un astérisque. (*Note de l'éditeur.*)

blanches se trouvaient au-delà. J'eus plus de peine à me débarrasser de mon hideux fantôme ; il ne laissait pas de me hanter. Il me fallait tenter de penser à autre chose. J'en revenais à mon histoire de fantôme. Cette malheureuse histoire de fantôme qui me pesait tant ! Ah, s'il m'était seulement donné d'en inventer une qui pût épouvanter mon lecteur comme j'avais été moi-même épouvantée cette nuit-là !

Elle fut vive comme l'éclair, et tout aussi encourageante, l'idée qui me vint tout à coup. « Je l'ai trouvée ! Ce qui m'a terrifiée en terrifiera d'autres, et il me suffit pour cela de décrire le spectre qui à minuit me hanta sur mon oreiller. » Le lendemain matin, j'annonçai que j'avais *pensé à une histoire*. Je commençai, ce jour-là, par les mots : *C'est par une sinistre nuit de novembre*, me contentant de coucher sur le papier les lugubres terreurs que j'avais ressenties lors de ce rêve éveillé.

Au début, je ne songeais qu'à quelques pages – à un conte bref. Mais Shelley me poussa à donner à cette idée une plus grande ampleur. Je ne suis certainement pas redevable à mon mari de m'avoir suggéré de privilégier quelque péripétie que ce fût ; de même n'est-il guère plus intervenu en faveur de quelque enchaînement de sentiments ; il n'en demeure pas moins que, sans son incitation, l'idée de ce livre n'eût point pris la forme sous laquelle elle fut présentée au monde. Il me faut à cet égard excepter la Préface : autant qu'il m'en souviennne, elle est entièrement de sa main.

Et maintenant, une fois encore, j'invite ma hideuse progéniture à aller et à prospérer. J'éprouve de

l'affection pour elle, car elle est l'enfant de jours heureux, lorsque mort et chagrin n'étaient que des mots qui ne trouvaient point d'écho en mon cœur. En ses diverses pages, elle évoque bien des promenades, à pied ou en voiture, bien des conversations où je n'étais point seule ; et j'avais pour compagnon quelqu'un qu'en ce monde-ci je ne reverrai jamais. Mais cela est mon affaire ; de telles associations d'idées ne concernent en rien mes lecteurs.

Je n'ajouterai qu'un mot au sujet des modifications que j'ai faites. Elles sont pour l'essentiel liées au style. Je n'ai changé aucune partie de l'histoire, et je n'y ai introduit ni nouvelles idées, ni nouvelles péripéties. J'ai amélioré l'expression là où sa pauvreté était de nature à porter atteinte à l'intérêt du récit. Ces changements se trouvent presque exclusivement au début du premier volume. En toutes circonstances, ils se limitent entièrement à des parties qui sont de simples ajouts à l'histoire, dont elles laissent intacts le cœur et la substance.

M. W. S.

*Londres, 15 octobre 1831.*

## PRÉFACE

[de l'édition de 1818]

Selon les conjectures du docteur Darwin et de certains physiologistes allemands, l'événement sur lequel ce récit de fiction est fondé ne relève pas de l'impossible. Que l'on n'aille pas supposer que j'ajoute sérieusement la moindre foi à une telle chimère ! Pourtant, en choisissant d'en faire la base d'une œuvre d'imagination, je n'ai pas voulu me contenter de tramer un tissu de faits surnaturels et terrifiants. L'événement dont dépend l'intérêt de l'histoire est exempt des inconvénients que comporterait une simple histoire de spectres et d'ensorcellement. Il a été choisi en raison de la nouveauté des situations qu'il expose et, quelque impossible qu'il soit au regard de la réalité physique, il offre à l'imagination un point de vue lui permettant de décrire les passions humaines d'une façon plus complète et plus impressionnante que ce n'est le cas quand on relate l'enchaînement ordinaire d'événements véridiques.

J'ai ainsi tenté de préserver la véracité des principes élémentaires de la nature humaine, sans pour autant craindre d'innover dans la présentation de

leur association. C'est à cette règle que se conforment l'*Illiade*, la poésie tragique des Grecs, Shakespeare – dans *La Tempête* et dans *Le Songe d'une nuit d'été* – et tout particulièrement Milton, dans *Le Paradis perdu*. Il est permis au plus humble des auteurs de romans, sans se montrer présomptueux, et s'il cherche à rendre ses œuvres plus divertissantes ou à s'en divertir lui-même, d'appliquer aux récits de fiction en prose une licence, ou plutôt une règle, dont l'adoption a permis à tant de subtiles associations de sentiments humains de se traduire par les plus hautes manifestations poétiques.

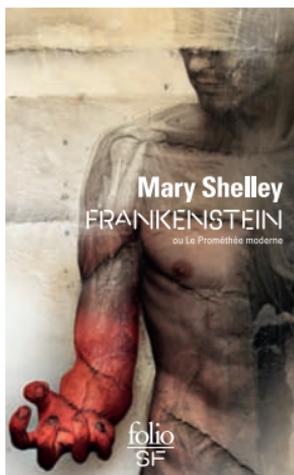
Le fait sur lequel repose mon histoire fut suggéré à la faveur d'une conversation fort libre. Cette histoire fut entreprise en partie comme source de divertissement, en partie comme expédient pour mettre en œuvre des ressources intellectuelles jusque-là inexplorées. D'autres motifs vinrent s'y mêler à mesure que l'œuvre prenait forme. Je ne suis en rien indifférente à la façon dont les inclinations morales qui peuvent se manifester au travers des sentiments ou des personnages de cette histoire affecteront le lecteur. Cependant, je me suis surtout souciée, à cet égard, d'éviter l'effet débilisant que produisent les romans de l'époque actuelle, et de montrer l'agrément des affections familiales et l'excellence de la vertu universelle. L'on ne doit pas penser que les opinions qu'évoquent naturellement le caractère du héros et sa situation reflètent systématiquement mes propres convictions ; de même, les conclusions que l'on peut à juste titre tirer des pages qui suivent ne

« C'est alors qu'à la lueur blafarde et jaunâtre de la lune qui se frayait un chemin au travers des volets, je vis cet être vil — le misérable monstre que j'avais créé. Il soulevait le rideau du lit et avait les yeux — si l'on peut les appeler ainsi — fixés sur moi. Ses mâchoires s'ouvrirent et il bredouilla quelques sons inarticulés, tandis qu'un rictus ridait ses joues. Peut-être dit-il quelque chose, mais je ne l'entendis pas. Il tendit une main comme pour me retenir, mais je m'échappai et descendis précipitamment les escaliers. Je me réfugiai dans la cour de la maison que j'habitais; j'y demurai le reste de la nuit, marchant de long en large dans un état d'agitation extrême, écoutant attentivement, percevant et redoutant le moindre son, comme s'il devait annoncer l'approche de ce cadavre démoniaque auquel j'avais si malheureusement donné la vie. »

**Publié pour la première fois en 1818, *Frankenstein ou Le Prométhée moderne* est considéré par beaucoup comme le premier véritable roman de science-fiction jamais écrit. Porté à l'écran à de nombreuses reprises, il connaît une nouvelle adaptation cinématographique en 2015.**

Traduit de l'anglais par Alain Morvan

Illustration d'Aurélien Police



*Frankenstein*  
Mary Shelley

Cette édition électronique du livre  
*Frankenstein* de Mary Shelley  
a été réalisée le 9 octobre 2015 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070468089 – Numéro d'édition : 293981).  
Code Sodis : N78713 – ISBN : 9782072646195.  
Numéro d'édition : 293983.